

La Morsure

Florine Jobin
florine@namin.net

Décembre 2011

Notes d'Édition

Octobre 2001, Cambridge, Massachusetts, USA.

Reptilienne, L'enfant indécis, Consonnes, Fading, Sale nuit blanche, L'Invincible, La Saveur, Le Venin du Malin, Eloge de la Joie.

Janvier 2002, Genève, Suisse.

Dimanche d'hiver, L'Idole (coule ou s'envole), Mitra, Le Dieu Soleil, Culture occulte, L'Amie Sakété, Ecoute !.

Avril 2004, Genève, Suisse.

Notre armée adorée, Au revoir, Cannibale, Cercle, Mon coeur, le prisonnier (ou le déprimé), Et alors?, Fatalité, Genèse, Glaciale et fatale, A Henriette... , L'Horloge, Au loin, Obsession, Ra, Le résigné, La petite fille aux allumettes, Saison morte, Solitude, S.O.S Jeunesse, "L'âge d'or", Cher amant, Enfin, Jusqu'à l'aurore, Bronzer, Mon cactus, Averse de cendres, L'exilée, Evasion, L'Autre, Au loin, La noctambule, Les amours de Platon, Dernier des psaumes, Pluie saharienne, Rien d'autre, L'angoisse du solitaire, Le goût du tabou, Au nom de la Vérité, La déesse Xuan-Nhi

Février 2006, Cambridge, Massachusetts, USA.

Enchantée, La nuit ennemie, L'éclipse être ineclipse

Janvier 2007, Genève, Suisse.

Vide et pesanteur, L'homme qui bouillonne, Elle seule, Without even knowing it

Août 2007, Genève, Suisse.

Un café, en Suisse..., Au fil de l'eau contemplée

Décembre 2011, Lausanne, Suisse.

Ode à la verdure I et II

Ce recueil est disponible sur <http://florine.namin.net/> en plusieurs formats, notamment **HTML** et **Adobe PDF**.

Table des matières

1 Reptilienne	6
2 L'enfant indécis	7
3 Consonnes	8
4 Fading	9
5 Sale nuit blanche	10
6 L'Invincible	11
7 La Saveur	12
8 Le Venin du Malin	13
9 Eloge de la Joie	14
10 Dimanche d'hiver	15
11 L'Idole (coule ou s'envole)	16
12 Mitra, Le Dieu Soleil	17
13 Culture occulte	18
14 L'Amie Sakété	19
15 Ecoute !	20
16 Notre armée adorée	22
17 Au revoir	24
18 Cannibale	25
19 Cercle	28
20 Mon coeur	29
21 le prisonnier (ou le déprimé)	30
22 Et alors ?	31
23 Fatalité	32

24 Genèse	35
25 Glaciale et fatale	36
26 A Henriette...	37
27 L'Horloge	39
28 Au loin	40
29 Obsession	42
30 Ra	44
31 Le résigné	45
32 La petite fille aux allumettes	47
33 Saison morte	48
34 Solitude	49
35 S.O.S Jeunesse	50
36 "L'âge d'or"	51
37 Cher amant	52
38 Enfin	53
39 Jusqu'à l'aurore	55
40 Bronzer	56
41 Mon cactus	57
42 Averse de cendres	61
43 L'exilée	62
44 Evasion	64
45 L'Autre	66
46 Au loin	69
47 Vide et pesanteur	71

48 La noctambule	73
49 Les amours de Platon	74
50 Dernier des psaumes	75
51 Pluie saharienne	76
52 Rien d'autre	77
53 L'angoisse du solitaire	79
54 Le goût du tabou	80
55 Au nom de la Vérité	82
56 La déesse Xuan-Nhi	83
57 Enchantée	84
58 La nuit ennemie	85
59 L'éclipse être ineclipse	86
60 L'homme qui bouillonne	87
61 Elle seule	89
62 Without even knowing it	90
63 Un café, en Suisse...	91
64 Au fil de l'eau contemplée	93
65 Ode à la verdure I : La mer de vert	94
66 Ode à la verdure II : Du vert plein les yeux	95

1 Reptilienne

Ton corps, étendu de tout son long, s'étire.
Ta peau danse et remue voluptueusement.
Comme une grâce, la langueur de t'envahir
Et de te perdre dans d'infinis mouvements.

Noir muet. Ton existence n'est que tactile ;
Se traînent et glissent tes écailles, lentement.
L'inspiration des instincts originels
Te souffle de ramper majestueusement.

De tes gestes sinueux tu enlaces proie
Et contrains la fascination par les yeux.
Rêche, ta langue parcours celui que tu veux.

Laisse-lui donc la marque de tes crocs ! Mords-la !
Car ce qui te lie, oh venimeuse, à ta race
C'est un tentateur et vicieux coeur de glace.

2 L'enfant indécis

Son unique passion est l'ambiguïté,
Mais c'est bien l'angoisse qui est son dictateur.
L'amoureux indécis ne mérite pitié
Car son drame n'a d'autre cause que la peur.

A nouveau il approche, à nouveau il recule,
Contourne les obstacles sans les éviter.
S'il s'agite, c'est selon les lois du pendule,
Qui jamais ne goûtera la tranquillité.

Que crains-tu, lâche à l'attitude ridicule ?
L'amour ? Le bonheur ?... Ce que tu crains c'est toi-même.
A la moindre idée d'une erreur, tu capitules
Ainsi qu'une armée pieutre prônerait la flemme.

Ton coeur n'est que turbulence et hésitation
Or entre remords et regrets, tu choisis vite.
Au moindre danger tu retournes à ta prison
Comme une bête qui de sa cage se délecte.

Face au changement, il préfère le malheur,
L'enfant indécis qui refuse de grandir.
Il a trop peur de gagner, pas assez de perdre,
L'amoureux ambigu qui ne veut pas agir.

Lui qui haïe tant ce que l'on nomme engagement,
C'est sa logique qui le tient... finalement.
Et à être trop peureux du définitif,
De sa solitude, il est l'éternel captif.

3 Consonnes

Il est des L qui coulent comme l'encre bleue
Et qui des libellules ont la lueur des ailes.
Enlisée dans l'absolue fluidité des cieux,
Leur silhouette azure file en cascabelle.

J'ai vu courir des R à s'en rendre rougeâtres
Et dont les regards brûlent de leur lumière.
Acre stress, ils exhortent les artères à battre
Car ils ouvrent les portes pourpres de l'Enfer.

Certains S suivent cette sinueuse ivresse
Se glissant sur le sol sous d'intenses feuillages.
Si la verte faïence de leurs yeux nous blesse,
Le venin menace et souffle de rester sage.

Enfin il y a les H, charmants chahuts des anges.
Chacun des muets chuchote de légers "chut".
D'autres, plus purs et cristallins que les nuages,
De l'éther invisible nous chantent leur chute.

4 Fading

La fenêtre à peine close, les yeux fermés,
J'aspirais à l'évanouissement de l'esprit.
A l'heure de glace, de silence, o la nuit
Verse son doux échantillon d'éternité.

Désireuse de me laisser aller, couler
Vers la Terre, dans un repos toujours trop court.
J'espère ne connaître que des rêves sourds
Et goûter à une entière tranquillité.

Mais soudain je ressens un souffle m'effleurer.
Délaisant Morphée pour rejoindre d'autres bras,
Des griffes glissent et grincent sans cesse sur moi,
Ma peau cherchant la peau, tous mes sens intrigués.

D'un coup je me révèle en animal sensuel.
Et si ma posture, mes saccadés murmures
Semblent une prière : c'est celle de s'évanouir.
Que ma conscience se perde dans le charnel !

Pareil à un vampire avide de désir,
Tu roules notre corps à travers mon linceul,
Puis t'empares de ma chaire sur cet écueil.
Et tout tourne si vite autour de tout plaisir !

J'ai l'envie de toi comme celle du Néant :
Chasse alors l'esprit du temple que tu pénètres,
Comble celle dont tu anéantiras l'être.
Infuse-moi ton poison et suce mon sang !

Qu'après la petite mort, mon âme succombe.
Emmène-moi de l'extase à l'extinction,
Fais de ce lit le lieu de mon extrême-onction :
Je veux que tu me poignardes jusqu'à la tombe !

5 Sale nuit blanche

Oh! combien tes cernes ressemblent à des rideaux
Ce matin! Ils recouvrent et m'empêchent le jeu,
Le spectacle agité de tes anciens yeux.
Ils sont ton aveu, ces coloris abyssaux.

Cette nuit, la Débauche a croisé ton chemin,
Celle qui signe avec les griffes son passage,
Et a mutilé la fraîcheur de ton visage.
Folle! Tu as osé lui accordé la main.

Ton oeil est celui d'un aveugle, vide, absent.
Mon oreiller n'accueille alors qu'une étrangère
Puisque encore plongée dans d'arides brouillards.

Son contour marqué au fer rouge, indécent,
Soudain laisse apercevoir une autre liqueur :
Te souviendrais-tu donc de tes pêchés? Trop tard.

Comme tu as les traits de la Mort, ce matin!
Et moi... éternel complice de ton déclin.

6 L'Invincible

Amère compagne qui ne me lâche plus,
Hantise, qui durant tout le jour me poursuit,
Tu fais aussi jaillir l'angoisse chaque nuit
O en vain je m'impatiente de ta venue.

Je te hais, fatigue ! Toi qui m'aimes tellement.
Infidèle et volage, tu te joues de moi.
Tyrannique sorcière aux diurnes sabbats,
Tu te moques de la lune se languissant.

Cette drogue bon marché, cette maladie
Insoumise à la science engloutit la conscience.
Elle gratte et ronge mon armure, ma faïence
Et forme le marécage de mon esprit.

Je te hais, Fatigue ! Toi qui m'aimes tellement.
Ses cruels crocs s'incrument et écorchent ma chair
Et ma pensée est aspirée par la Vipère.
Des ongles aux tréfonds de l'esprit, je la ressens.

Eternel Vampire suceur de mon énergie
Qui fait de moi un pauvre fantôme essoufflé
Telle la carcasse vide du condamné.
Si le repos est mort, mon enfer : l'insomnie.

Mais je t'ai eu, fatigue ! Toi qui m'aimais si bien.
J'ai ignoré la lune et son fixe regard,
Puis mon âme a goûté à l'apaisant brouillard.
Oui, je t'ai fuis, je me suis endormie, enfin !

Mais... hélas ! J'avais sous-estimé son pouvoir.
En effet rien d'autre que la Nausée de Sartre,
Hélas rien de moins que le Spleen de Baudelaire,
C'est elle : l'invincible Fatigue de vivre.

7 La Saveur

Plus les gouttes s'échappent le long de ses cils,
Plus le vin coule pour compenser leur exil.
En averse, les larmes chutent dans le verre
Et la tristesse semble alors une saveur.

Resserre-le donc ! Il lui faut combler ce vide
Ce soir, et satisfaire son palais avide.
Les lumières déjà vives, les angles flous,
L'esprit s'agite et s'éloigne comme un fou.

Il a l'envie de vomir, ses tempes le serrent.
Ce n'est pourtant pas l'alcool la cause première,
Mais il préfère y croire
Et s'accuser de boire.

8 Le Venin du Malin

La confusion coule, dégouline sur mon âme
Telle une vase noire, gluante et visqueuse.
Elle ampute l'humeur de ses pensées heureuses,
Et le monde au ton grave décline ses gammes.

Mon plaisir le plus sale ressasse et ne cesse
De faire l'amour à la déesse tristesse.

L'animal malin s'est évadé des ténèbres
Dans le but unique de m'écorder le coeur,
Y déversant le vicieux venin du malheur
Qui encercle, serre, oppresse, agresse mon être.

Mon plaisir le plus sale ressasse et ne cesse
De faire l'amour à la déesse tristesse.

Si seulement j'étais seule avec mes démons,
Loin de ceux que j'aime et dont je souhaite l'amour.
Loin de leurs sourires, car les miens ne sont qu'effort,
Torturée par le contraste de ces rayons.

Mon plaisir le plus sale ressasse et ne cesse
De faire l'amour à la déesse tristesse.

J'ai le sens de l'inaccessible : S'il fait beau,
Plus les cordages de mon esprit se resserrent,
Plus les lianes de ma prison se font sévères.
Je risque presque la nostalgie du tombeau :

Car mon plaisir est un sale ressac et qui blesse
Les rives érodées de l'attrayante détresse.

9 Eloge de la Joie

J'en ai rencontré, j'en ai connu de ces âmes
Dont la présence est un soleil ensorcelant
Qui lui, jamais ne brûle s'il vous enflamme.
Toutes leurs paroles sont semblables au torrent

Tourbillonnant ou à l'entraînante rivière
Ne pouvant être coupables d'aucun noyé.
Pourtant ils ont bien l'air d'être de notre Terre,
Ces Anges rares qui nous apprennent à voler.

Là, des parents, des amis ou des amoureux,
Tous assis sereins en exilant leurs soucis.
Au ciel violet, les éclats se retrouvent entre eux :
On se salue, on se sourit, on s'associe

Avec pour seule religion la Joie de vivre.
Soit mélange à la bouche, cigarette aux griffes,
Soit alcool à la main, fumée coulant des lèvres :
On refait le monde, on se promet d'être actif,

A moins que les anecdotes ne nous retiennent.
On s'embrasse au passage, on se met à danser ;
Nulle règle, ce soir, nous bannissons la gêne.
Formons cette ethnie dont la reine est la Gaieté,

O les chamans entrent en transe grâce à l'humour.
Pour oublier le monde aux aguets, au dehors,
Echangeons ainsi nos rires à s'en rendre sourds
Et enivrons-nous d'énergie jusqu'à l'aurore.

J'ai enfin compris ce que l'on nomme magie,
Quand lors d'une de mes nuits j'ai plongé ma vie
Dans un tel océan d'idéale harmonie
O s'enlisent, s'emmêlent les âmes amies.

J'aimerais un jour être de ces bénévoles
Qui dégluent les victimes de la marée noire.
Une fois envolée, rejoindre mes idoles
Pour tirer vers l'éther tous ceux qui me rencontrent.

10 Dimanche d'hiver

Il me semble mourir une fois par semaine
Quand le temps n'est qu'une vieille rumeur oubliée
Et que c'est un silence amer et froid qui règne ;
Tout bruit est parjure sur la terre enneigée.

Le dimanche est un tombeau comblé par le vide
Où flâne et se traîne une longue éternité
Sous le masque ennuyeux de la flemme livide ;
Comme la paresse est un cachot bien scellé !

Lentement le poison se répand dans mon sang
Comme coule la fluide fumée d'encens ;
C'est l'agonie tranquille de la solitude.
Je préférerais des haines et carnages horribles,
Mieux vaudrait l'enfer et ses brûlures indicibles
... Que la morne et morose et morbide habitude.

11 L'Idole (coule ou s'envole)

Tout au long que sa cigarette se consume,
Ses gestes ralentissent et ses yeux se font flous.
Déjà elle me délaisse pour quelque brume
Dont la substance ne laisse place au jaloux.

Souvent il m'a pris le désir insouciant
De partager ses mystiques enlissements.
Mais elle me l'a toujours interdit disant :
"Ces paradis-là sont du règne de Satan".

Délicatement, elle accomplit son rituel,
Installée près de la fenêtre, aux pieds du ciel.
Des offrandes aériennes, immatérielles
Et le vide et le vertige pour seul autel.

Où va-t-elle ? Qu'elle s'envole, qu'elle s'enfonce,
Au plus profond du gouffre de la sensation,
J'aime regarder ma muse qui se défonce
S'éloignant pour une autre éphémère évasion.

12 Mitra, Le Dieu Soleil

Je connais une étoile dont au grand jamais
L'éclat ne s'essouffle ou ne s'éteint.
Elle entend les vœux des siens avec intérêt
Et les guide à travers les meilleurs chemins.
Comme la luciole
Elle allume l'espoir
Et vers le ciel s'envole,
Même dans la nuit noire.

Je connais une perle précieuse et rare
N'ayant nul besoin d'interroger son miroir
(qui de toute faon n'est toujours qu'un menteur)
Car elle est bien plus belle qu'elle veut le croire.
Son cœur lui est cristal
Si pur et cristallin,
Sincère et naturel :
Il ne se cache point.

Je connais une flamme qui est sans brûlure.
Plus on en approche, plus elle vous réchauffe,
Or jamais n'affligerait quelconque blessure.
Sans risque d'incendie, c'est un feu des plus vifs.
Du magnifique éclair
Elle a l'intensité :
Le caractère fort,
La personnalité.

Je connais une amie qui s'appelle Mitra
Et j'ai de la chance de l'avoir rencontré.
Elle prend la vie à deux mains et fonce droit
Et pour cela, je voudrais la remercier.

13 Culture occulte

S'est assise une fée au creux de mon oreille
Pour me chuchoter, dans l'écho de mon sommeil,
La révélation d'un monde de merveilles
Où les anges nous aiment et sans cesse veillent.

Au détour d'une forêt enlisée de noir,
S'ils vous trouvent dignes d'approcher, par hasard,
Vous découvrirez l'étendue de leurs pouvoirs :
Les lutins ne se montrent qu'à qui veut les voir.

Comme tout ce qui est dangereux est discret,
J'ai connu des envoûteuses qui se cachaient.
Je n'y ai trouvé ni baguette ni balais
Mais des yeux qui vous mordent et devinent vos plaies.

On a déjà vu des fétiches et des sorciers
S'échanger quelques regards de complicité.
Si des sorts vaudous vous ne savez vous méfier,
Vous n'avez pas idée de ce que vous risquez.

Aux bonnes lunes, j'aime invoquer un esprit,
S'il me permet d'ouvrir la porte de l'oubli.
Devenant le confident de sa tragédie,
Il m'appelle à l'aide au travers de la magie.

Il existe des grimoires dont les rituels
Réveillent en nous cette voix de l'irrationnel.
Quel fascinant et effrayant surnaturel
Qui crée des ponts entre les dieux et les mortels !

L'occulte se répand selon ses propres lois :
C'est une religion dont il faut parler bas.
Et plus autrui se moque et crie qu'il n'y croit pas,
Plus le silence et le secret m'inspirent foi.

14 L'Amie Sakété

Une amie nous a accueillis aujourd'hui.
Une amie qui nous attendait, impatiente,
Peut-être méfiante pour une partie.
Quoiqu'il en soit, sûrement pas indifférente.

Une amie extravertie, une amie extrême,
Chez qui on ne pourrait jamais se sentir seul.
Ce sont les contes, les énigmes et les poèmes
Qui colorent le ciel d'une nuit culturelle.

Parfois au hasard d'une rue de sable rouge,
Il peut arriver qu'un revenant vous bénisse.
Des croyances qui pour nous semblent être des songes,
Qui nous fascinent, du loin de notre esprit suisse.

L'amie Sakété ne connaît pas le silence.
Elle vit au rythme du chant et de la danse.
Sensuelle et spirituelle est son ambiance
Et elle veut grandir sans perdre son essence.

15 Ecoute !

- Je peux vous aider mademoiselle ?
- Merci bien, vous êtes gentil.
- Ca fait un moment que je vous vois hésiter à traverser. Il y a beaucoup de circulation et ces folles de voitures ne s'arrêtent jamais. Tout le monde est aussi pressé que si on avait annoncé une menace nucléaire sur la ville !
- C'est une belle journée.
- Oh oui ! Et vous avez entendu discuter ces deux jeunes - filles que l'on vient de croiser ? Comment peut-on se plaindre qu'il fasse trop chaud ? C'est déjà assez rare comme ça. A croire que c'est une tradition nationale de n'être jamais content, car c'est de se plaindre dont les gens sont contents. C'est dommage qu'avec tout ce trafic on entende plus les oiseaux chanter. Eux, sont heureux de leur sort, ils n'ont pas honte de chanter quand il fait beau !
- Je trouve que vous vous plaignez beaucoup.
- Moi ?
- Oui, et c'est des Hommes que vous vous plaignez.
- Oh mais il y a de quoi ! Et de quoi peut-on parler si on ne critique personne ? Bah ! je plaisante bien sûr.
- Et bien on ne parle pas. On écoute. On respire.
- Est-ce que vous m'inviteriez à respirer un moment avec vous cet après-midi ?
- Bien sûr.
- Voyez, il y a cette charmante terrasse juste là. Ca vous ira ?
- D'accord. Des amis ont l'air d'y rire. (*Ils s'installent.*)
- Alors, comment vous appelez-vous ? Qu'aimez-vous ? Que faites - vous Dans la vie ?
- Houla ! Je croyais que vous aviez envie de respirer. (*Il sourit.*)
- Je voudrais savoir de quelle couleur sont vos yeux...
- Ils n'en ont pas. Ou alors de la couleur d'un ciel nuageux d'où aucun rayon ne passe. Un ciel voilé.
- Allez, juste pour moi, s'il vous plaît, enlevez vos lunettes...
- Et il ne me plaît pas !
- Vous êtes une femme bien mystérieuse.
- C'est que le Monde lui-même m'est mystérieux. (*Un léger silence les interrompt.*)
- Vous entendez ? Un petit garçon vient de tomber. Comme il pleure ! Je suis prête à parier que dans moins d'une minute il va rire à nouveau. Ah ! voilà. Que les émotions des enfants sont volages.
- Les hommes sont de grands enfants, comme on dit, et leurs émotions sont tout aussi volages. Si je pouvais découvrir vos yeux je serais fou De joie, et fou malheureux si vous me le refusiez. (*Elle soupire.*)
- Vous vous méprenez monsieur. Je n'ai pas de regard !
- Mon amour pour le mystère a ses limites.

- Je suis aveugle, si vous voulez savoir.
- Oh ! je... je suis navré, je n'avais pas remarqué...
- Ca ne se voit pas plus que je ne vous vois. Si vous avez envie de partir, n'hésitez pas. J'ai en horreur la politesse de la pitié. Que la même raison qui vous ferait fuir ne vous retienne pas.
- Vous voulez rire ? Je n'avais connu que des aveugles jusqu'à notre rencontre ! Si vous le permettez, laissez-moi donc écouter votre voix chanter, et respirer le même air que vous. Ces lunettes vous vont très bien, vraiment. (*Elle sourit.*)
- Je vous trouve bel homme, vous savez.

16 Notre armée adorée

Les balles se perdent au hasard
Dans le chahut des cris, flammes et bagarres.
Quand le crime est un jeu d'enfant,
Le drapeau se lave avec du sang.
Quand le génocide devient une banalité ;
Feu, Victimes, morts à volonté.
La conscience s'est évadée
Et les hommes sont des machines à tuer.
D'un champ de bataille
A un cimetière,
Les chevaliers délaissent leur cote de mailles ;
Morbide et sombre, se déchire l'atmosphère.

Oui, elle est belle la guerre,
Elle rend mon pays fier.
Oui, elle est belle la mort,
Et le pays compte ses points forts.

Ils débarquent la tête haute,
les épaules droites
Et finissent le fusil sur les côtes,
Le front bas, une balle en pleine rate.
J'entends le bruit des canons,
Je sens le brouillard, la fumée.
Les cadavres gisants de jeunes garçons
Et les paysages de contrées dévastées.

J'imagine un désastre nucléaire,
La pire de toute les guerres,
Où il suffit de presser un bouton,
Et toute sorte de monstres apparaîtront.
La maladie sera leur reine,
Le malheur coulera dans leurs veines.
Moutons à sept pattes,
Enfants tous attardés,
L'incontrôlable radioactivité
Les envahira avec hâte.

Mais l'armée c'est la tradition, l'honneur,
Le courage, la force masculine,
Les idolâtrés pouvoirs et discipline.

Il faut tuer et mourir afin de prouver son ardeur,
Vaincre sa peur et durcir son coeur.
Car on doit tous les exterminer,
Tous les étrangers.

Les crânes défoncés par des obus.
Des morts entassés, pavant les rues.
Les femmes n'ont plus assez de larmes,
Les enfants font face aux armes.
Ils ont belle allure, ces militaires,
Soldats de la patrie.
Surtout un éclat de fer
Dans leur corps de pantin à l'agonie.

Pourtant le général
Se dit content de sa troupe.
Le silence couvre les râles,
La ville est vide, colorée de pourpre.

Je le proclame au monde entier :
La paix n'est pas une lâcheté,
Mais un rêve d'humanité.
1997 (15 ans)

17 Au revoir

Oui, je pars ; mais ce n est pas dans l idée
D abandonner, de soudain tout plaquer.
Mon départ n a en fait qu'un seul désir :
Prendre le large pour mieux revenir.

Il arrive souvent qu'un long voyage
Ranime en nous les premiers paysages.
Et plus on s'éloigne de son pays,
Plus il nous semble en faire partie.
On croit s en écarter, s'en détourner
Alors qu'on n'y a jamais tant pensé.

Et les ruptures ! De telles ironies
Qui nous font voir regrets et nostalgie.
Car le plus justifié adieu d'amant
Ne se fait pas sans d anciens sentiments.
Une fois trop tard, le doute nous pèse ;
C'est que le drame réveille les braises.

Je m en vais afin de me rappeler
Et que tout et tous puissent me manquer.

En poussant le paradoxe a son comble,
Je pense à cela, plantée face aux tombes :
C'est risquer de mourir que je voudrais
Pour aimer cette vie comme jamais !

Mon désir : partir
Pour mieux revenir.

18 Cannibale

J'ai une envie
Cannibale
De toi,
Ainsi
Qu'un animal
De sa proie.

Je veux déguster
Ta peau,
La lécher
Jusqu'aux os
Pour n'en laisser
Que des lambeaux.

Laisse-toi
Faire.
Que j'enfouisse
Mes doigts
Dans le sang,
Les enfers
Brûlants
De tes organes.
Que je saisisse
Enfin
De mes mains
La chaleur
Qui s'émane
De ce cœur.

Que mes incisives
S'allongent
Et plongent
Jusqu'à
Ton cerveau.
Qu'elles y rongent
Plus d'une centaine
De ces maudits
Canaux
Où il arrive
Que soient produits
Des songes

Dont je ne suis pas
La reine.

Que je sente
La présence
De ton âme
A l'odeur
Qui affame
Les sens.

Sans
Que je m'y tente
Car nul doute,
Qu'en tant
Que femme,
Goûter
A sa saveur
C'est signer
La mise en route
De son drame.

J'ai une envie
Cannibale
De toi,
Ainsi
Qu'un animal
De sa proie.

Je veux déguster
Ta peau,
La lécher
Jusqu'aux os
Pour n'en laisser
Que des lambeaux.

Une fois
Mon festin
Dévoré,
Une fois
Mes instincts
Rassasiés,
A l'heure
Où cessent
Les ardeurs

Qui me consomment. . .
 J'aimerais,
 S'il te plaît,
Qu'avec les caresses
 D'une plume
 Tu effleures
 Lentement
 La surface
De la douce sœur
Qui, tendrement,
 T'enlace.
 2003

19 Cercle

Le cercle d'amis,
Où je raconte ma vie,
Confesse mes ennuis,
Révèle mes envies.

Le cercle des poètes,
Ils sont environ sept
Où leur unique quête
Est de creuser leurs têtes.

Le cercle vicieux,
La tornade de feu,
Le tourbillon bleu
Qui épargne peu.

Le cercle infernal
Qui attire le mal
Aux intentions sales,
Achève en un rôle.

Ou le bijou,
Collier au cou,
Bague au doigt,
Alliance d'émoi.

La boucle créole,
Une ronde farandole,
Un disque qui vole,
Un cerceau mariole.

Et je cultive les sentiments
Dans mon cercle d'amants.

1997 (14 ans)

20 Mon coeur

Je vis au rythme de mon coeur,
Au tempo de son ardeur.
Interminables sont ses labeurs,
Jusqu'à ce que je meurs.
Il devient fou
Quand se rapproche la peur.
Mais je contrôle le pouls
Selon mon humeur.
Les battements de mon organe
Qui réveillent mon âme,
Ont le son des tam - tam
Résonnant au fond de la savane.
Une croche pour la percussion,
Une noire pour la basse,
C'est la plus douce vibration
Du tapotement qui jamais ne lasse.
Un tic - tac régulier
Qui bat la mesure,
Une pompe sans cesse en activité
Qui règle l'allure.
Muscle qui marque les temps
Du plus primitif de tous les chants.
Qui purifie mon carburant,
Faisant circuler mon sang.
Mais quand la mélodie
Vient à sa fin,
C'est toute une vie
Qui s'éteint.
1996 (14 ans)

21 le prisonnier (ou le déprimé)

Blotti dans une fissure de sa prison,
Il regarde le monde à travers ses barreaux.
Sûr et certain que rien ne vaut la peine au fond.
Lui - même ne vaut pas bien plus que ses défauts.
Restera à jamais cet amas de brouillard
Qui ne cesse de l'opprimer et l'étouffer.
Dans sa vie, tout est arrivé beaucoup trop tard.
Pour ce garçon ça l'a depuis toujours été.
Bien que celui - ci ait tellement peu vécu,
Il se sent pourtant si vieux, usé et trop laid.
Il a honte, se sent coupable l'enfant déchu
Non de ses actes ou paroles, mais de ce qu'il est.
Il voudrait achever le peu qui git encore
Mais il ne lui reste pas même la bravoure.
C'est l'inverse qui le mènera à la mort :
Corps vivant esprit étaint, arride d'amour.
Inutile de le persuader qu'il a tort,
ça l'enfoncerait encore plus dans sa pénombre.
Rongé par l'amertume de tous ses remords,
Il reste isolé dans son univers sombre.
Le jeune - homme ne retrouve plus le sommeil
Ayant abandonner de même le chercher.
Et si chaque des ces longues nuits il veille,
C'est parce qu'il angoisse de se réveiller.
Les mains croisées à genou dans son purgatoire,
A travers la grisaille de sa prison fissurée,
L' odeur chatouilleuse lui parvient, c'est l'espoir.
Il sait qu'il a la clé,
Il a juste oublié où il l'avait cachée.

1998 (16 ans)

22 Et alors ?

-Ma chérie,
Il m'est venu une idée de génie !
-Au secours. . .
-Le contraire de l'argent, c'est l'amour.
-Mmh. . .le joli cliché.
-Laisse-moi t'expliquer :
Plus on en donne et plus on en a.
C'est comme pour l'énergie, tu vois :
Plus t'en dépenses et plus t'es actif, d'accord ?
-Et alors ?
-Alors logique est le matériel
Mais paradoxal est le spirituel.
-Je tâcherai de m'en souvenir. . .
Ou d'en rire.
-Tiens ! C'est comme le rire et la mémoire :
Plus on l'utilise, moins ça s'use. Et l'art. . .
-Mais c'est vrai !
Moi aussi j'ai un exemple parfait :
Plus tu parles et moins je t'écoutes !
-S'il en est ainsi, et sans aucun doute,
Si l'esprit est l'inverse du corps,
De l'un la mort
Est de l'autre le jaillissement !
-Faut-il vraiment
Que je t'embrasse afin de te faire
Enfin taire,
Mon trésor ? ;o)

23 Fatalité

Sens-tu le soir,
En secret,
Arriver ?
Sais-tu le sort
Qui nous est
Réservé ?

Un vent
Etrange
Et qui glace
S'est levé
Au moment
Ou un ange
M'a confié
Notre impasse.

Sens-tu les grêles
Du Nord
Qui nous attaquent ?
Sais-tu que, cruel,
Ce sort
Nous guette, nous traque ?

Il ne nous reste
Que très peu
De temps,
De nuits.
Même si
Tu protestes
Et m'en veux
D'en dire autant.

Ne sens-tu pas
L'éphémère
De nos bonheurs ?
Ne sais-tu pas
Que toute fleur
A son heure ?

Ce n'est pas moi
Qui veut cela.

C'est la loi.
Seules les fins
Les plus violentes
Créent des légendes ;
Les vrais déclin
Sont ceux des rois.

Sens-tu l'orage
Qui s'éveille
A l'horizon ?
Sais-tu la rage
Qui sommeille
Dans nos bas-fonds ?

Que donc
Nous sortions
De nos gons !
Jouons,
Comme des fous,
Jusqu'au bout,
Nos envies
De tragédies.

Que fais-tu là ?
Tu t'en vas ?
Maintenant ?
Tu pars
Comme ça,
Sans un regard
Sur moi,
Sans un doute,
Sans goutte
De sang ?

Ne sais-tu pas
Qu'il n'y a pire
Que le silence ?
Ne sens-tu pas
Que je pourrais mourir
De ton indifférence ?

Reste, par pitié !
Mes mots sont reniés.

L'éternité
Pour nous aimer.

Et s'en est allée,
Sans se retourner.

24 Genèse

Il était un Ange dont l'aile aventurière
Rêvait de survoler les courbes de la mer.
Il était une Sirène aux envies rebelles
De découvrir, au-delà du miroir, le ciel.

L'Ange, un jour, se décida à braver St-Pierre
Et, dans un entier secret, se laissa couler
Tout doucement à travers la mousse légère.
Les vents les plus forts tentèrent de l'empêcher.

Grondait chez les nuages une montée de rage
Qui, voulant punir ce garnement si peu sage,
L'attaquèrent à l'aide de terribles orages.
Mais rien ne pouvait faire obstacle à son passage.

La Sirène, une nuit, échappa à son père
Et dandina de la queue jusqu'à la surface
Glissant au fil des flots sans regarder derrière.
Les courants résistèrent et se levèrent en masse.

La révolte des vagues -oh! combien- est sauvage
Quand elles crachent leur haine en hurlantes images
De tornades dressées en orgueilleux barrages.
Mais tout perdait sa force face à cette nage.

Tout de même épuisés après de tels combats,
Ils perdirent conscience, livrés au hasard.
Sur la plage échouée, l'aube les éveilla.
Et s'aima, se mêla le bleu de leur regard.

Enfin l'écaille et la plume firent le choix
De fonder ensemble un nouveau monde ici-bas
Où serait éternel ce magnifique émoi
D'admirer et le ciel et la mer à la fois!

25 Glaciale et fatale

Se givre mon corps
Par la température qui m'endors.
Je m'épuise quoi que je fasse.
Serais - je condamnée à l'état de glace ?
Cette fraîcheur qui m'envoûte,
Ce froid qui s'enlise en moi,
Je n'ai plus la grâce du doute,
La mort n'est qu'à un pas.
Je m'accroche à mes dernières chances,
Je comble mon esprit d'espérances.
Je ne ressent plus ma masse,
Mon coeur fatigue et se lasse.
Le gel me recouvre,
Mes yeux ne se rouvrent.
S'échappe lentement ma vie.
Tombant dans un sommeil infini,
J'accepte toute cette sérénité,
Je suis prête pour l'éternité.
1996 (14 ans)

26 A Henriette...

Ma grand-mère n'est pas de ces mièvres
Qui ne sourient que du bout des lèvres,
Par pure politesse, feignant
Une bonté exagérément.
Ma grand-mère rit. D'un rire franc,
Vrai, gai, bruyant et si éclatant
De sa sincérité
De spontanéité.
Ces décibels
La rendent belle.

Elle n'est pas de ces bourgeoises
Qui avec mépris le monde toisent
Et rêvent de peindre tout en doré
Car c'est, n'est-ce pas, des plus distingué.
Je suis sûre qu'elle préfère le bleu
Puisque moi aussi (on se ressemble un peu !)
Les modestes lieux
Rapproches de Dieu.

Ma grand-mère n'est pas de ces aigries
Qui jugent le nouveau comme maudit.
Quand certains crient et s'horrifient
De la méchante technologie,
L'esprit moderne en fait son amie
Et en profite, mieux s'en réjouit.
Elle garde l'esprit ouvert
Face aux modes et courants divers.
Elle sait que si on accepte pas
Le changement,
S'accumule le malheur, pas à pas,
Au fil des ans.

Elle n'est pas de ces ramollies
Qui prêchent du fin fond de leur lit
Que la sérénité intérieure
Est le fruit de l'ennui. Quelle horreur !
Ma grand-mère refuse l'autarcie
Et c'est bel et bien de son énergie
Qu'elle puise sa philosophie
Et sa curiosité infinie.

Très souvent les envies
Donnent sens à la vie,
Alors sa sérénité
Rime avec activité.

Il faut que je m'arrête!
La liste de toutes ces qualités
Jamais ne sera prête
Puisqu'elles sont illimitées.

Avant tout, ma grand-mère est une mère
Et c'est cela qui la rend fière.

Pour finir, mami,
Je veux dire merci
Pour cette richesse
Que tu m'as léguée :
M'avoir fait aimer
La belle vieillesse!

2002

27 L'Horloge

L'horloge taquine les oreilles,
La première tactique de réveil.
Son cri de tic - tac
Indique avec tact
le temps mathématique.
Elle tremble en un tique,
Son souffle tic - tac,
Son bracelet tiqueté.

L'horloge martèle l'ambiance
Et rythme notre vie.
Son éternelle existence
Ne connaît aucun répit.
Son tempo est illimité,
Ses labeurs infinies.
Elle calcule les journées,
Soupire le long des nuits.
Elles puise ses battements réguliers
dans les mesures de l'éternité.
Elle glorifie chaque heure par une sonnerie,
Elle nous presse, nous rattrape, nous ennuie.
Les minutes s'écoulent
A travers le fleuve sans fin,
Le fleuve du temps.
Les années coulent
Dans ces chiffres qui ne disent rien,
Chiffres de néant.
Mais le temps s'est arrêté.
Il n'avait jamais commencé.
L'horloge est cassée,
Le temps assassiné.
1997 (15 ans)

28 Au loin

Pas un jour ne passe
Sans que je ne pense au voyage.
Le quotidien lasse
Donc il me faut plier bagage.
Je veux plonger dans toutes les eaux,
échouer, m'enliser, aimer sur toutes les plages.
Survoler les récifs les plus beaux,
Découvrir et admirer la palette des paysages.
Je ne pourrai quitter cette Terre
Sans en avoir parcouru les moindres recoins.
Du plus infini désert,
Au plus petit jardin,
Sur les chemins les plus grandioses,
Sous les cieux les plus roses.
Je bâtirai ma vie et ma mémoire
De souvenirs internationaux,
D'incroyables histoires
En radeau,escalade et dos de chameau.
Je dévoilerai cette nature
Qui m'attend à travers le monde.
Je soulèverai chaque pierre, franchirai chaque mur,
Je vérifierai seule si la Terre est bien ronde.
J'approcherai d innombrables animaux,
J'aurai un ami pour chaque nuance de peau.
Je deviendrai la plus grande nomade,
Je connaîtrai les tremblements de terre, les tornades.
J'apprendrai à supporter les sécheresses,
Et à m'épargner des extrêmes averses.
Je n'habiterai nulle part,
Mon domicile sera partout.
Dans les aéroports et dans les gares,
Mon nom restera gravé un peu n'importe où.
Aucune forêt ni volcan
N'oubliera mon passage.
Aucun passant ni mendiant
N'ignorera mon visage.
Et lorsque j'aurai visité
Le fond des régions,la fin des contrées,
Quand j'aurai salué
Les habitants du monde entier,
Adoré leurs dieux et célébré leurs fêtes,

Dompter les multiples tempêtes,
Croisé tout regard, toute tête,
Bref! Quand j'aurai vécu à fond ma planète,
Je pourrai alors enfin mourir en paix. . .
Puis m'évader vers de nouveaux sommets.

29 Obsession

Une minute
Sans toi
Est cruelle éternité.
Je lutte,
Pauvre de moi,
Contre la fatalité :
Ton absence
N'est qu'attente.

Je me réveille
En t'imaginant
Alors que la veille,
En te pensant,
Je patiente
Pour les rêves
Où tu erres et
Me hantes
Sans me laisser
De trêve.

Je passe mon jour
A me souvenir
De la dernière fois
Et à me raconter
Nos prochains
Emois
Nos divins
Ebats,
Débats
Sacrés.

Mon corps entier
Réclame
Ta peau
Et ton âme.
Etranglée,
Comme une toxiquo
Aux mains du manque,
Je laisse mon destin
Saltimbanque
Me tourmenter

Tel un lutin
Eméché.

Or, je joue les souveraines,
Une indifférente hautaine
Bien que pourtant
Je ne suis
Que ton esclave,
Pardi !
Car sachant
L'entrave,
Tu ne m'aimerais
Plus,
Aussi vite
Que la roseraie
Fut
Et s'effrite !
2003

30 Ra

Dieu
Soleil,
De tes feux
Tu nous éveilles.
Père de ce monde
Et amant de la lune,
Tes torrents de flamme inondent,
Donnent chaleur et illuminent.
Ton or embrase le ciel du jour
Avant d'être recouvert par les voiles
Qui nous cachent de ton fertile regard,
source de la vénération universelle.
Le plus fier et puissant de tous les astres,
Tu es en toi toute ma religion,
Le disque divin que j'idolâtre.
Ma fleur de pétales en rayon,
L'unique destinataire
De tous mes sacrifices
Et de mes prières.
Qu'il éblouisse
Le dieu seul,
L'étoile
Ra.

31 Le résigné

Le sentiment
D'être en trop
Jusque dans
Mes os.

Se jeter
Dans le remous
De l'eau.
Surtout,
Ne pas laisser
De mot.

Pire
Que de ne jamais
Trouver
Sa place :
C'est de Jurer
Dans le portrait
De la masse.

Gober
Des pastilles
Par millions.
S'en aller
En ville,
Comme les visions.

Etre discret
Ne suffit pas
Car le monde
Se porterait
Mieux sans toi,
Pauvre immonde.

Feu.
La tête
Qui explose.
Une pause
Un peu
violente
Mais loin d'être

Lente.

Le sentiment
D'être en trop
Jusque dans
Mes os.

Et cet habituel
Courage
Et ce putain
D'attachement
Qui m'enragent.

Alors,
J'attendrai
Encore
Patiemment
Que le ciel
Daigne enfin
M'inviter.

2003

32 La petite fille aux allumettes

Elle naquit une nuit sans étoile,
Une nuit sans lumière ni espoir .
Et lorsque l'aube leva son voile,
Elle était seule au bord du trottoir.
Abandonnée par sa famille,
C'est une ville qui la recueillit.
La rue restait son seul abri,
Les vagabonds ses uniques amis.
On ne la disait pas vraiment clocharde,
On l'appelait la fille de passage,
La petite solitaire, la bâtarde,
Celle qui avançait comme un mirage.
Elle - même n'avait idée de son âge,
Les pavés gris formaient sa cage.
Elle s'ennuyait et traînait toute la nuit.
Il n'y avait aucun sens à sa vie.
Elle marchait au hasard,
Guidée par la lueur des phares.
Elle s'installait au pied de quelque gouttière
Pour y dormir et déclamer ses prières.
Elle avait perdu peur et raison,
Elle courait après ses tentations.
Elle cheminait sur les routes sans destination,
Murmurait les plus émouvantes chansons,
Et se laissait emporté par le vent, tel un pinson,
Voltigeant au gré des saisons.
Elle vendait son honneur pour quelques pièces
Et son coeur hurlait de détresse.
Ses souffrances, son manque d'amour,
Les passants y demeuraient sourds.
Les pires débauchent l'influencèrent
Et son cauchemar devint enfer.
Mais personne n'était là pour veiller sur elle,
Pour sécher ses larmes et apaiser ses querelles.
Pourtant si fragile, si belle,
Elle poussa son dernier soupir au coin d'une ruelle.
Car sa mère l'avait délaissée,
Elle n'existait plus.
Sa mère c'était la rue,
Celle qui l'avait achevée.

1997

33 Saison morte

L'évanescence de mon souffle en buée,
Le ciel opaque, écroulé.
Sens - tu le Nord qui vient nous attaquer ?
Sais - tu le sort qui nous est réservé ?

Une averse de cadavres déferlent sur mon paysage.
Le vent, glacial, balaye tout sur son passage.
Les larmes célestes fouettent mon visage :
L'Automne est à son comble, tel un mauvais présage.

Les nuages s'effritent et fondent,
Toutes les couleurs de mon horizons se morfondent.
La glace s'empare et s'éprend de l'onde :
La mort hivernale s'étend sur le monde.

Mon précieux Soleil a suivi les oiseaux migrateurs
Alors que les arbres, ici - bas, s'assombrissent de malheur
Et se voilent de blanc, dans mon désert dépourvu de couleurs : Décembre et ses
soupirs ont un goût de rancoeur.

Elle nous nargue, elle nous guette, la saison de la mort
Elle nous agresse de son assaut le plus fort :
Le froid. Le fantôme fuit des Cigognes exilées du Nord
Qui m'arracheront à une Terre trop tranquille
Pour m'emmener vers une nouvelle aurore,
Là où mon Soleil a trouvé asile.

1997 (15 ans)

34 Solitude

Le silence en prélude,
Je savoure ma solitude.
Une douce habitude
Qui m'envahit de plénitude.
Je me détache un instant de mes études,
Laisse de côté un moment mes incertitudes
Et respire ce calme qui me dénude.
Emplie d'un sentiment de béatitude,
Je chantonne une mélodie du Sud.
Mes pensées se baladent entre les latitudes,
Mon esprit vagabonde entre les altitudes.
Et quoique ce vide soit parfois un peu rude,
J'ignore le monde et son ingratitude,
Et me délecte de ma solitaire attitude.

1997 (14 ans)

35 S.O.S Jeunesse

Ils se présentent instituteurs, éducateurs,
Ils prétendent professer mon avenir,
Ils se croient capables de prévoir mes bonheurs.
De tous les escrocs ils sont les pires,
Les plus infectes des voleurs :
Les pilleurs de jeunesse.
Ils me pourchassent sans cesse,
Harcèlent mon enfance,
Hantent mon adolescence.
Ils visent au coeur de mes faiblesses,
Ils sont les alliés de la tristesse.
Ils me jugent, me notent, me blâment,
Numérisent et classent mon âme.
Ils imaginent peut - être faire bien,
Mais ils interdisent mes desseins.
Mes projets sont méprisés,
mes envies négligées.
Ils se disent orienteurs, guides de destins,
Ils se permettent de m'imposer un chemin
Et se joignent à mes parents
Pour que ma vie suive leur propre plan.
Mais c'est à moi de diriger mon futur,
Ma destinée
Et d'empêcher ma capture,
le larcin de ma liberté.
1997 (15 ans)

36 "L'âge d'or"

- Mon Dieu !20 ans, déjà !Tu te rends compte ?
-Non pas bien, je dois l'avouer ma Grand-Tante.
-Veux - tu que ma jeunesse je te conte ?
-J'aimerais que la vieillesse on me chante.
-Il te faut bien profiter de ton âge.
-Mais personne ne dit comment le faire !
-Tu dois craindre le temps et ses ravages.
Tu comprendras, un jour, tous ces mystères.
-Oh mon ancienne, que vous êtes sage ! ...
-Ah je vois que ton esprit n'est pas sourd...
-Et vos paroles sont de tels mirages,
Dont vraiment je déteste les discours !
-Comme tu es jeune, que tu as tort !
Tu as la bêtise de tes années.
-Alors ne me parlez plus d'âge d'or
S'il est celui d'écouter ses aînés !
-Bon, je me tais. Allons nous promener,
Saluer la chaleur de l'été.
-Vous n'avez pas peur d'être fatiguée ?
-Il n'y a pas d'âge pour profiter !

2002

37 Cher amant

A défaut
De ton souffle
Sur ma peau,
Il me faut
De tes mots
Sous le regard.

Si par ta bouche
Je ne peux boire
Pas même un zeste,
Une gorgée
De salive,
Que donc tu laisses
S'écouler
A mon égard
Quelque missive
D'encre noire.

En attendant
Que tes mains
Se remettent
A caresser,
J'ai besoin,
Cher amant,
De leurs claquettes
Sur le clavier
(Ou sur papier,
Pour nostalgiques
Du courrier
Romantique).

Car
A défaut
De ton souffle
Sur ma peau,
Il me faut
De ces mots
Qui touchent
Comme un regard.

2003

38 Enfin

Attente, tu es un gouffre,
Attente tu me bouffe.

Je suis désormais
Débordante
D'un obsédante
Et immense
Impatience.
Pourtant je sais
Très bien
Qu'il est vain
De ronger son frein,
D'être si peu serein.

Aussi fatigante
Qu'excitante,
Qu'elle est lente
Cette attente !

Jamais le Temps
Ne fut si lourd.
Ce sale garnement
Est-il donc sourd ?
Quand on lui crie
De s'arrêter,
Il s'emballe.
Quand on le prie
D'accélérer,
Il s'affale.
A mon avis, il joue
A nous rendre fous.

Attente tu me ronges,
Rends-moi au moins mes songes !

Pour être sûre
De la captivité
De ma pensée,
Elle s'assure
Que je ne puisse
Fermer les yeux

Et m'épuise
Avec ses nœuds.

Attente tu m'as glacée,
Me voici paralysée.

Malgré
Ma nervosité,
Je suis incapable
De faire autre chose
Que de scruter
L'écoulement du sable.
On m'a programmée
Sur le mode "pause"

Attente, oh ! que j'en souffre.
Attente, un nouveau souffle ?

Car jamais,
Jusqu'à
Ce que tu me hantes,
Je ne me sentais
Si présente en moi,
Aussi existante.

Et voilà
Que soudain,
C'est enfin
Arrivé !
Déjà ?
C'est ca ?
Ah.
Ok.

Mon attente . . .
Tu me manques.

2003

39 Jusqu'à l'aurore

Tu sens comme un trou noir qui s'amuse à te ronger les tripes.
L'abîme où l'âme s'engouffre alors qu'en vain elle s'agrippe.

"Seul, tout seul, j'ai peur"
Pourquoi ce sentiment, ce soir, mon cœur ?

Tu as l'amour ! Du moins ça y ressemble,
L'amitié ! Tu dis souvent "ensemble",
La chance que ta famille soit là
Et sais tourner tes solitudes en joie.

Malgré ces bonheurs,
Seul, tellement seul, tu crèves de peur.

Allez, dis-moi, quel est donc ton problème ?
Le pauvre croit que personne ne l'aime.
Si par hasard ce miracle apparaît,
C'est qu'alors personne ne le connaît !

Il est atteint de cette étrange peste :
Mon cœur se déteste.

Le coquin se paie le luxe de peines occidentales
Egocentriques, absurdes, aussi torturantes qu'impalpables.
Il en accuse l'humanité, installé dans sa flemme.
Oui, souffre ! Victime et bourreau de toi-même.

Seul, tout seul, tu pleures.
Alors de ta peur,
Qu'en faire
Mon frère ?

"Je m'en vais danser, jouer l'infidèle et saouler ma peine
Pour transpirer jusqu'à l'aurore tout ce que mon cœur saigne"

40 Bronzer

Eh oui !
Aujourd'hui
J'ai eu envie
D'un sens à ma vie.
J'ai beaucoup réfléchi,
Ne me suis pas endormie,
J'ai cherché ma philosophie.
Toute perdue dans mes pensées,
Je ne me suis pas trouvée
Quelconque destinée.
Tant pis ! bientôt c'est
Le cher été :
Je pourrai
Bronzer !
2001

41 Mon cactus

Pantins
Plantés
Là pour
L'éternité.
Leur destin :
Admirer
Les alentours
Désertés,
Sauf par
Des vautours
Et des lézards
Devenus sourds,
Comme certains
Serpents
Au teint
Couleur de sang.

Ils regardent
Passer
Les Hommes
Qu'ils toisent
Avec une
Sublime
Indifférence.
Quand la nuit
Tombe,
Ils montent
La garde
Pour protéger,
De la base
Aux cimes,
Le royaume
Infini
De la lune
Et du silence.

Fiers
Fantômes
D'indiens
Qui pleurent
En vain

De leurs
Larmes
De lait
Leur terre
Et son âme
A jamais
Perdues
A cause
D'Hommes
Sauvages
Et qui n'est plus
Qu'une chose
Et qu'un paysage.

Armée
D'anges gardiens
Egarés
Ou abandonnés
Dont
Les liens
Sacrés
Se sont
Brisés
Avec leur
Pauvre
Autre
Moitié
Humaine,
En cette heure,
Evidemment
Seule,
Veule
Et sans
Veine.

Autant
De doigts
Pointés
En direction
Des cieux.
A la fois
Salutation
Au passage

De la nature
Et des dieux
Et sûrement
Aussi
Un message
Destiné
A leurs créatures :
"Attention!
nous voyons
votre folie."

Au beau milieu
De cette cohue
Se dresse
Mon cactus.
Il fut
D'abord
Difficile
A approcher.
Au fil
De mes abords,
Je m'y suis
Laissée
Piquer
Ainsi
Qu'écortcher.
Puis
Il m'a permis
De caresser
Ses blessures
Et d'imiter
Ses postures.
Enfin, j'ai pu
Goûter
A son jus
Et graver
Des signes
Dans ses ramures.

Ses épines
Sont désormais
Tombées.
Et à l'heure

Où je lui ai
Avoué
M'être attachée,
Une fleur
Y a poussé!
2003

42 Averse de cendres

Sur la mer des éternels ébats
La foudre du Drame se débat. . .

Je n'étais que braise avant de te rencontrer
Avant que ne se mêlent nos yeux en fusion.
Ainsi croisons nos flammes jusqu'à l'apogée
Où à nos âmes de magma nous nous brûlons.
Consumés par l'ardeur qui de raison nous prive,
Abandonnons-nous aux folies des incendies.
Et puisqu'il faut la mort pour que la passion vive,
Que l'ange verse nos cendres comme une pluie.

. . .Voici comme le Drame foudroie
Sur la mer des éternels ébats.

2002

43 L'exilée

L'air chaud embrasse la terre rouge là-bas
Où le vieux à l'ombre de l'arbre attend le soir. . .
-Eh, je t'envoie mon salut sage Nakombga!
-Bonne arrivée à toi, viens seulement t'asseoir.

-Qui sont donc ces enfants ni perle ni ébène ?
-Cela fait bien longtemps que tu n'es pas venu.
Voyons, ton cher cousin, lors de la lune pleine,
A pris pour femme une jowo, ne le sais-tu ?

-C'est incroyable ! Mais pourquoi a-t-il fait ceci ?
-Ah je te promets que si tu la connaissais
La question ne te viendrait pas même à l'esprit.
-Je t'en prie ! raconte-moi qui, comment elle est.

Sait-elle au moins chanter, sait-elle au moins danser ?
-Mieux que toutes ! cela est vrai, parole d'ancien !
-Or, on dit qu'un bâton, même longtemps plongé
Dans l'eau, un crocodile jamais ne devient.

-Mais elle en a toujours été un, égaré
Dans le froid désert de son pays d'origine.
Et après une longue marche elle a trouvé
Enfin l'oasis que sans cesse elle imagine.

Elle est comme une noix de coco à l'envers :
C'est sa peau qui est blanche et son cœur qui est noir.
Mais de ce délicieux fruit elle a les rondeurs
Et de son sucre la douceur. Tu dois la voir !

Seuls la trahissent ses cheveux de bronze et d'or
Et ses yeux d'un beau vert comme ceux de la lionne.
Et quel sourire ! On dirait des milliers d'aurores
Qui se lèvent sur notre Terre et la sillonnent.

-Eh bien, comme s'agitent ta bouche et tes mains !
Il est rare que tu parles avec tant d'entrain.
-C'est que j'essaie de t'expliquer que ton cousin
A bel et bien été comblé par le destin.

-Seigneur ! J'ai peur que tu ne sois ensorcelé !

-Ah ah ah, en tout cas, par le charme enchanté!

-Il est tard, la faim commence à me torturer.

Et si sa cuisine, nous allions goûter ?

-Bon, allons ! Et que toujours, les esprits amènent

La paix à ton cousin et sa blonde africaine !

44 Evasion

Je ne supporte plus la froideur de ma terre,
Je ressens le besoin urgent de m'évader.
J'ai en horreur ma vie de confort sédentaire,
Mon unique rêve n'est que de voyager.
Il manque la couleur bleue partout par- ici.
A part le terne et fade des carrosseries,
Le ciel lui-même se morfond et vire au gris.
Alors que l'acidité envahit la pluie,
L'air est devenu si glacial, irrespirable,
Que le soleil se cache d'un sort détestable.
On ne pourra aller nulle part en marchant,
Toujours arrêté par un mur, une barrière.
On ne fait que tourner en rond, se fatiguer.
Mais on retrouve l'infini en naviguant,
Cette forte envie et ce goût de liberté.
Je veux me retrouver, m'échapper sur la mer.
Qu'elle me berce ; sentir ses vents, son sel, l'aimer.
Qu'à tout jamais elle m'enlève et me transporte
Par delà mon triste paysage échoué.
Qu'elle m'attire au large loin de la cohorte.
Je désire bouger, quitter toutes ces rues
Mais ma vie et mon monde ne sont qu'une cage.
Il n'y a plus de famille et plus de tribu,
Il ne reste que des inconnus sans visage,
Des passants qui défilent le regard aveugle.
On se rencontre, on se croise et on reste seul.
A bord du bateau de mes rêves, sur mon navire,
La loi de l'océan nous rendra solidaires.
Ensembles pour le meilleur comme pour le pire,
Nous formerons alors un clan, seront tous frères.
Ainsi chacun laisse au port regrets et questions
Car la vie est toujours trop compliquée au sol.
L'existence a perdu tout sens, toute raison,
Noyés par l'aridité d'une terre folle.
J'embarque demain à l'aube pour l'Atlantique
Et m'en vais à la recherche d'une jeunesse.
Délaissant études, famille et décors cyniques
Pour dévoiler le monde, sa nature, ses richesses.
Je sais la terre terrible et la mer merveille
Et que le ciel, là-bas au loin, paraît vermeil.
Si tu désires me suivre, il reste une place ;

Je t'emmènerai découvrir les fonds marins.
Mais sache que tu ne reverras la surface
Car c'est pour nous attirer dans leur univers
Que les sirènes nous accueilleront demain
Sous les flots de notre souveraine la mer.

45 L'Autre

Je ne sais
Pas même
A quoi
Son âme
Ressemble.
Mais il est
Impossible
Pour moi
D'occulter
La présence
De celle
Décorée
Par l'alliance
Eternelle.

Elle n'est
Qu'un fantôme
A mes yeux.
Paraît
Qu'elle existe,
Comme tes mômes ;
Que vous avez
L'allure
D'un clan
Heureux.
Pourtant
Le côté
Le plus triste
(Tout petit,
Je te jure)
De mon esprit
Ne veut pas
Croire en cela.

Je suis
Une fois
Tombée
Sur l'une des
Photo qui
Traînait par là.
Je l'ai

Trouvée
Jolie.
Trop, sûrement.
J'aimerai tant,
Cependant,
Le lui
Déclamer.
Bien sûr j'ai peur
-Il y a de quoi -
Qu'elle déteste
Avec ferveur
Ma voix
De peste.

Convaincue
Que dans
D'autres vies
Nous aurions pu
Etre vraiment
Amies,
Puisque l'on aime
Les deux le même,
Je devine
Que l'on pourrait
S'entendre bien.
Spectre !
Je la vois
Dans ma
Sphère
De cristal.
Elle imagine
Quel serait
Le plus crucial
Moyen
De me faire
Disparaître.

Ah !
J'aurais
Préféré
La
Polygamie.
Je l'aurai

Aidé
Pour son travail,
Sa famille.
J'aurais dormi
Sur de la paille,
L'aurais servie
Et choyer
Comme on sert
Une sœur
Aînée.
Ici,
De manière
Officielle
Je suis
Mademoiselle
Sans père et mère.

Sans nom,
Sans nous,
Existant
A moitié,
Finalement
Je me suis
Trompée :
C'est moi
Le fantôme.
Et il n'y a
Aucun baume
Pour cette
Intense, immorale,
Stupide et banale
Tragédie
D'opérette.
Avril 2003

46 Au loin

Pas un jour ne passe
Sans que je ne pense au voyage.
Le quotidien lasse
Donc il me faut plier bagage.
Je veux plonger dans toutes les eaux,
échouer, m'enliser, aimer sur toutes les plages.
Survoler les récifs les plus beaux,
Découvrir et admirer la palette des paysages.
Je ne pourrai quitter cette Terre
Sans en avoir parcouru les moindres recoins.
Du plus infini désert,
Au plus petit jardin,
Sur les chemins les plus grandioses,
Sous les cieus les plus roses.
Je bâtirai ma vie et ma mémoire
De souvenirs internationaux,
D'incroyables histoires
En radeau,escalade et dos de chameau.
Je dévoilerai cette nature
Qui m'attend à travers le monde.
Je soulèverai chaque pierre, franchirai chaque mur,
Je vérifierai seule si la Terre est bien ronde.
J'approcherai d innombrables animaux,
J'aurai un ami pour chaque nuance de peau.
Je deviendrai la plus grande nomade,
Je connaîtrai les tremblements de terre, les tornades.
J'apprendrai à supporter les sécheresses,
Et à m'épargner des extrêmes averses.
Je n'habiterai nulle part,
Mon domicile sera partout.
Dans les aéroports et dans les gares,
Mon nom restera gravé un peu n'importe où.
Aucune forêt ni volcan
N'oubliera mon passage.
Aucun passant ni mendiant
N'ignorera mon visage.
Et lorsque j'aurai visité
Le fond des régions,la fin des contrées,
Quand j'aurai salué
Les habitants du monde entier,
Adoré leurs dieux et célébré leurs fêtes,

Dompter les multiples tempêtes,
Croisé tout regard, toute tête,
Bref! Quand j'aurai vécu à fond ma planète,
Je pourrai alors enfin mourir en paix. . .
Puis m'évader vers de nouveaux sommets.

47 Vide et pesanteur

Le ventilo dans ma chambre
Est devenu contingent.
Il ne fait que brasser
De l'air brûlant.

Et je cherche le frais,
Comme un chien
cherche son maître.
En vain !
Puisque le traître
m'a abandonnée.

Et tourne et tourne le ventilo
Qui, encore, brasse de l'air chaud.

Ne me touche pas !
Tes mains
ne m'aident en rien.
D'ailleurs, qu' aucune particule
Ne m'approche ni me frôle.

Et tourne et tourne le ventilo
Qui, encore, brasse de l'air chaud.

Je bouillonne à l'intérieur
D'une fatiguée fureur.
Mais condamnée à me taire,
Puisque m'empêche ma torpeur
De m'énerver tout haut.

Et tourne et tourne le ventilo
Qui, encore, brasse de l'air chaud.

Les rues vides
et désertes de la ville,
A l'abandon.
L'air comme surchargé de matière,
Changé en plomb.

Et tourne et tourne le ventilo
Qui, encore, brasse de l'air chaud.

Le temps ne sert plus à rien,
Et à moi il ne me reste plus
Qu'à ne rien faire.

48 La noctambule

C'est alors que le monde s'assoupit
Que je m'éveille enfin à la vie.
Je suis la féline toujours nocturne,
L'insomniaque amoureuse de la lune.
L'unique déesse que je vénère est la nuit,
Souveraine de mes libertés, mes folies.
Quand je sors, Je ne suis plus qu'une ombre,
Un spectre abandonnant sa tombe.
Je me fonds dans l'obscurité,
Je deviens silence, éternité, sérénité.
Soudain les nuages tombent en larmes,
J'entends l'agonie des petites flammes,
Un éclair déchire l'horizon de sa lame,
Le ciel rugit et délivre ses armes.
Le jour, la pluie n'est qu'ennui.
Dans le néant sombre, elle est magie,
Apocalypse et sublime mélodie.
Car la nuit n'est que secret et chuchotement.
Tout s'y arrête, même le temps.
Et c'est en plein désert que je me mets à hurler.
En plein océan que j'ai besoin de crier.
Océan d'encre, renversée sur la Terre,
Océan d'étoile, tissage, filet de paillettes
Où chaque bruissement est un trouble éphémère,
L'écho d'un fantôme, d'une fuyarde silhouette.
Parce que les nuits sont miroir, les miennes sont blanches
Et demain une cruelle fatigue prendra sa revanche.

49 Les amours de Platon

Attirés par l'Astre des amours affamées-
L'éternelle Etoile des élans écliptiques-,
S'y suivent ces idéalistes ivres - nés.
Oh ! beau tableau que les hauts bonheurs platoniques !

L'Ardeur alors jamais ne s'arrête mais croît
Et le Désir s'élève en élégants délices.
Ainsi ils s'imaginent si bien leurs ébats
Improbables, or qui au bord du possible glissent.

Cette Vertu tue toute usure d'une union. . .
S'il y a l'Espoir, autour des yeux, mieux qu'un électron !

2002

50 Dernier des psaumes

Comment croire en un Dieu sous un ciel sans étoiles
Dont les lumières urbaines forment un voile ?
Là où même les églises sont en béton
Et la foi, les croyances : débat à l'abandon.

La science en tout tient rôle d'explication
De tout sentiment, de tout rêve et ambition.
Quelle place pour le séculaire mystique ?
Seulement celle de ridicule exotique.

On en est au point de douter de l'existence
De notre éternelle âme, autrement dit substance.
Sans divin, pourquoi se soucier de la morale ?
Voilà que le nihilisme s'installe, brutal.

Jamais le matériel ne nous satisfera
Puisqu'il se fout totalement de l'au-delà
Et qu'il reste aussi éphémère que nos vies.
La finalité est ailleurs, le sens aussi.

A se prendre pour des Dieux, on en oublie la Mort.
Pourtant bien assez tôt surgira le remords
Quand sa voix nous chuchotera, dans l'air du dôme,
Que c'est la poussière qui bâtit nos royaumes
(dernier des psaumes).

Comment croire en un Dieu sous un ciel sans étoiles ?
Si on aura compris, ce parfois grâce au Mal,
Qu'elles sont incrustées au fond de notre moelle
Scintillant d'un éclat que rien ne rendrait pâle.

51 Pluie saharienne

Ce qu'un touareg sous son voile bleu transpira
Envahit, avec un bruit de tam-tam, nos toits.
Le désert nous tombe sur la tête aujourd'hui
Car il chute une étrange, une exotique pluie.

On peut dire que le jour et la nuit s'embrassent
Puisque la goutte et le grain ne font qu'une masse.
Voici un contraste qui se veut des plus fiers :
Des millions de minuscules plages et de mers.

Bien trop lassé de la sécheresse incessante,
Le sable s'est laissé saisir, tout plein d'attentes ;
Désireux de s'envoler, de voir du pays,
Pour finir cadavre sur nos carrosseries !

Ainsi l'infini coule sur la foule urbaine
Alors que cette poudre farde mon teint blême.
Et si j'aime à me balader sous l'élixir
C'est pour, lentement, me laisser ensevelir.

52 Rien d'autre

Que le reste soit silence
Car le reste n'a pas d'importance.
Dis-moi seulement que tu m'aimes
Encore une fois, une millième.

Ta voix n'est jamais aussi belle
Que lorsqu'elle avoue tes étincelles.
Chuchote-le si tu le veux,
Crie-le ! si tel est ton vœux.

Mais que le reste soit silence
Puisqu'il n'a aucune importance.

Si on ne gardait que l'essentiel ?
Je n'en peux plus des mots mortels.
Je ne souhaite que ces décibels ;
Seul m'intéresse l'éternel.

Ainsi régnera le silence
Autour de la vraie importance.

Laissons en dehors de tout cela
Nos yeux se parler tout bas
Dans ce langage mystérieux
Avec lequel on se comprend mieux.

Pourvu que tout soit enfin silence.
Sauf ce qui a de l'importance.

J'aimerais que ta conversation
Ne consiste qu'en déclarations,
Soit grâce à ces syllabes,
Ou tes gémissements incroyables.

Sinon garde le silence
Sur tout ce qui n'a pas de sens.

Si tes lèvres voudront dire autre chose,
Je ne leur laisserai aucune pause
Et les confisquerai jusqu'au moment
Où tu déclameras tes sentiments.

Et que le reste ne soit que silence
Car le reste n'a pas d'importance.

Chut ! J'en ai déjà bien trop dit.
Rends-toi sourd,
Mon amour,
Et fais-moi taire, je t'en supplie !

53 L'angoisse du solitaire

Crois-tu vraiment pouvoir devenir mon amie ?
Mais franchement, ma jolie, tu te prends pour qui ?
Tu peux te les garder tes regards séducteurs,
Tu peux les oublier tes discours aguicheurs !

Madame, en plus, exige l'exclusivité
D'être préférée à toute l'humanité !
Et la coquette se trouve encor ennoblie
Par l'orgueilleux éclat de sa misanthropie.

Patiente, l'air de rien, tu guettes mes faiblesses
Attendant sagement que ma garde se baisse.
Non ! subtil prédateur je saurai éviter
Tes vicieuses stratégies, tes pièges dorés.

A jamais je me battrai - j'en fais la promesse -
Contre toi, ton goût : oh ! Solitude, oh ! Traîtresse !

2002

54 Le goût du tabou

Comment pouvoir
S'attacher
A des histoires
Banales ?
Je n'ai toujours
Aimé
Que les amours
Sales.

Mon espoir
Ne surgit
Que s'il prédit
Des drames
Fait de noires
Flammes.

J'aime, d'abord,
Au compte goutte
De mes doutes.
Dès lors,
Plus je souffre,
Plus s'ouvre
Mon cœur
En sueur.

Insupportables,
Les aventures
Sans danger.
De pâles
Fioritures
Décolorées.

Je désire
Le mot
Détruire
Dans ma passion
Et crache bile
Sur les sots
A la raison
Tranquille.

Je le veux,
Le sang
Honteux,
Interdit
De se mêler.
Déjà je sens
Les ont - dit :
"C'est une damnée" !

Car en cachette,
Je souhaite
Qu'il soit marié,
Curé,
Parent, sénile
Ou puérile.

Si vous le dites un
Fou furieux,
Mauvais brigand,
Salaud dangereux
Voire même
Faiseur de poèmes

Peu importe !
Que m'emporte
Mon bien - aimé
Meurtrier
Dans les langueurs
Du pêché,
Dans ses saveurs
Prohibées.

55 Au nom de la Vérité

La curiosité a finit par vaincre les Lois.
Car il est un temple, où il n'est pas bon d'entrer ;
Il est un monde, qu'il vaut mieux ne pas dévoiler ;
La science n'a d'égale que son désarroi.

Au centre du temple se trouvait l'absurdité
Qui incendia tout un univers d'harmonie.
Ainsi nous avons sacrifié le sens de la vie
Au nom de la vérité.

La réalité nous ignore, elle nous méprise.
Mais nous avons le pouvoir de la modeler,
Pour ne pas en être l'esclave, l'interpréter ;
La conscience du vide donne le vertige.

Il est libre mais il est seul, savant mais perdu,
L'Homme, qui a les yeux d'un magicien déchu.

2000

56 La déesse Xuan-Nhi

Au sommet d'une montagne sacrée,
Au fin fond de sa forêt embrumée,
Se trouve la plus douce des enfants,
Princesse de tous les enchantements.

Il paraît que la déesse Xuan-Nhi,
Par sa grâce de geisha éblouit
Et que son âme est celle d'une fée,
Aimée de chacun l'ayant approchée.

Ses cheveux ont la douceur de la soie
Et une telle couleur qu'on s'y noie.
Quant aux perles foncées de ses grands yeux,
Elles brillent d'un éclat vif et précieux.

Son sourire, dit-on, rend câlins les chats,
S'arrêtant même de chasser les rats.
Lorsque cette belle rit pour de bon,
Changent alors tous les oiseaux du Japon.

Allongée aux pieds d'un pin millénaire,
Elle fait s'envoler de mystiques airs
En faisant jouer ses mains sur des touches
Faîtes en dents de baleines et noires roches.

On raconte que le soir, elle se plaît
Blottie dans les grottes de son palais,
A lire plein d'histoires et de récits.
Nul doute que voici son favori :

La légende de celle au cœur de Jade,
Xuan-Nhi, la plus charmante des naïades.

2004

57 Enchantée

Entre tout ce que je saigne,
Et tout ce que je sens,
J'aurais encore tant
A te raconter. . .
Mais ça suffit !
J'en ai déjà trop fait,
J'en ai déjà trop dit.

Entre les bouleversements
De cet été,
Multiples et heureux,
Leurs souvenirs délicieux,
Et les tortures
Qui désormais ponctuent mon présent,
Voilà ! la boucle est bouclée,
Les comptes sont bons,
Il est l'heure de la fermeture. . .
Sachez,
Que j'ai été enchantée.
Floflo 2006

58 La nuit ennemie

Je cherche cet alchimiste
Connaissant la loi
Qui transforme le plomb en vapeur.

Moi qui ne sais même pas
De quoi j'ai tant peur.

Je cherche ce psychanalyste
Ne faisant pas se remémorer,
Mais au contraire, tout oublier.

Peut-être saura-il pourquoi
Je me sens si souvent si conne !

Je cherche cet alcool si puissant
Qu'il tue sur le coup tout neurone.
Une liqueur à cent pour cent
Qui ignore jusqu'au présent. . .

Car des cheveux si emmêlés,
Autant le brûler !

Je cherche cet homme
Qui me fera tant chavirer,
Qu'il finira par m'engloutir,
Même au-delà de la dualité.

Une Bohème
Sans pomme,
Ni poème.

Sûrement le paradis
N'est-il rien d'autre que cela :
Un lieu où on ne pense pas,
Et surtout pas à soi

Et où le sommeil, lui, ne se cherche pas.

Florine 2006

59 L'éclipse être ineclipse

Chaude comme le Soleil et fraîche comme la Luna,
Voici l'esquisse de l'éclipse et l'ineclipse Shauna. . .

Cet ange change comme changent les saisons,
Et hop! une autre facette, un nouveau versant!
Seul un fou pourrait croire le tableau lassant,
Puisque plus que magique est cette variation. . .

Shau Le Soleil,
Elle a su gardé la sagesse de l'enfant,
Celle qui s'émerveille
Et qui sait encore jouer et se moquer des grands.

Na la Luna,
Elle a pourtant déjà un esprit de Géant,
La conscience de Soi,
De l'Autre et du Monde. De penser, elle prend le temps!

Je l'aime ainsi,
Aussi légère qu'une plume,
Aussi profonde que l'abîme.

Na la Luna,
Difficile de s'empêcher de contempler
Ce superbe minois
Aux airs d'Aphrodite. Dieux! Quelle sensualité!

Schau le Soleil,
Des faiblesses ou mièvreries qu'on croit féminines
Et des mises en bouteille,
Sa présence en est loin, car tellement plus fine.

Je l'aime ainsi.
Plus féminine ou masculine?
Bien mieux! Juste assez sibylline.

Shau le Soleil,
Souvent joyeuse, elle rayonne alors sur tous.
Quand elle est en éveil.
Elle déborde d'enthousiasme, toute vigousse.

Na la Luna,
Porte parfois sa tristesse dans son silence.
Elle devient plus pâle
Et ses rayons voilés des brumes de l'offense.

J'aime ceci :
Blessée ou pleine d'allégresse,
Elle ose exposer ses ivresses.

C'est pourquoi je dis qu'ineclipse est la Shauna :
Pas de masques. Ni à ses émois, ni à ses mois.

Ecliptique l'ange l'est
Pour ses infinis dégradés.

Et Justement, la vérité
N'est-elle pas toujours miscellané ?
Floflo 2006

60 L'homme qui bouillonne

à l'un des déjantés...

Il s'en va par ici,
Il s'en va par là,
Le regard pourtant droit,
L'homme qui bouillonne
Et qui de loin résonne.
Quel parcours de le suivre !
Il faut être au moins fou, ivre,
Ou autre joueur.

Il dit ceci,
Il dit cela,
Toujours aussi adroit,
L'homme qui sillonne
Et qui sonne
A toutes les portes-
Qui alors s'ouvrent-
Et que Monsieur rapporte
Dans son Louvre
Intérieur.

Il est comme ci,
Il est comme a,
Et beaucoup plus en tout cas,
L'homme qui étonne,
Tellement il prend
Et qui tant donne,
Dans un même mouvement,
sans peur.

Et ses bras grands ouverts,
Prêts à accueillir
Tout de que les univers
Ont à lui offrir.

61 Elle seule

Quoi de plus grisant
Que d'errer seule
Dans une ville inconnue ?
Se laissant aller au fil des rues
Et au fil des gueules,
Sans but ni engagement.

Ne rien avoir à faire,
Et ne pas avoir d'horaire,
C'est un luxe, certes,
Mais dont se délecte ma passion
Avec esprit de contemplation.
L'errance, a s'accepte.

Même la plus calme des après-midi,
A elle aussi le goût salé de la péripétie,
Puisque l'idée d'une possible aventure
Frétille à chaque nouveau carrefour.

Et peu importe qu'elle se réalise ou pas,
C'est l'idée seule qui grise mes pas,
Elle seule.

62 Without even knowing it

*Poème écrit un soir d'été rosé,
Simple morceau d'un quatuor
De jeunes lettreux déjantés
Amis du défi pour le sport.*

*Thème du défi poétique :
« Don't you know, fuck me up,
You've got to fuck me up »*

Don't you know
Que toi et moi,
a n'existe pas ?
But still fuck me up,
You've got to fuck me up.

Don't you know
Que je préfère que tu te taises
Quand je te baise ?
Que ton cur, tu peux te le garder,
Tout comme ta personnalité ?

Don't you know,
Que quand je suis avec toi,
Que quand tu es en moi,
C'est toi que je trompe ?

So, you've got to fuck me up
While I am making love
To the one I lost,
To the one who's gone.

And now, thank you very much
For the role you played,
Without even knowing it,
You, body of the sacred ghost
That I really love.

63 Un café, en Suisse...

Tous tournés dans le même sens,
Tous ces dos, plantés là,
Comme dans un train, mais pas
de ces trains qui avancent.

Je bois mon café dans une bulle.
Tiens ! Ya des bulles dans mon café.

Tout a pour être bien sûr
De ne surtout pas croiser
Le regard d'autrui,
Cet être obscur
Qu'on a pourtant pas choisi
Ni de voir, ni de côtoyer.

Je bois mon café dans une bulle.
Tiens ! Ya des bulles dans mon café.

A croire que ce qu'on craint tant
De la monstrueuse méduse
C'est qu'elle se mette à nous parler...
pire ! A papoter.
Et pis faut répondre, et pis a use :
On est jamais trop prudent.

Je bois mon café dans une bulle.
Tiens ! Ya des bulles dans mon café.

Le silence est ici lingot d'or.
Harmonie, tranquillité,
Certes, vous avez vos bons côtés,
Mais là je m'ennuie, à mort.

Oserais-je vous briser ?
Ca demande des couilles,
Dans un pays si civilisé.
Vaut-il mieux être autiste
Que bête, banal ou impoli ?
Allez, je me risque
Au délit de sympathie,
Je me mouille !

Je plonge dans mon café,
J'en fais des bulles...
Et tiens, fais passer !

64 Au fil de l'eau contemplée

J'admire le fleuve détalant,
J'observe ses vagues et mouvements.
Le bleu de sa parure,
Sa robe aux reflets d'allure.
Il me murmure,
Du néant de son regard pur,
Le tourbillon d'un rire,
La légèreté d'un sourire.
Je perds une larme dans cet océan,
Entranée vers l'horizon par ses courants.
Mon regard plonge dans les remous,
Mes pensées se noient dans un songe fou.
Mon corps s'endort
Au profond de la rivière
Et sans aucun remords,
S'évade mon air.
L'eau douce tisse la route,
Jusqu'au rivage,
O finira ma nage.
Je ne suis plus qu'une goutte,
Perdue sur cette grève,
Celle de tous mes rêves.

1996 (14 ans)

65 Ode à la verdure I : La mer de vert

Une mer de vert, sous mes yeux, défile.
Le train lui donne vie par son mouvement.
Tapis d'herbe scintillante pour la mer d'huile,
Agitée, même déchainée par moments
Par les cimes de sapins soudains.
Des grains de blés comme des grains de sable
Forment les plages de ce paysage.
Les reliefs terrestres tracent le dessin
De grandes vagues qui jamais ne cassent.
D'ailleurs, parfois, un coup de brise fait
Se courber les épis qui alors dansent,
Comme si les dunes une houle remuaient,
Se moquant des lois de la mobilité.
Qu'elle est belle, cette mer verte qui mattire !
Mais trop accessible, car elle est habitée.
Et hélas trop inaccessible,
Je sais qu'on ne peut pas y plonger.
Je décide donc de ne pas m'arrêter.
La prochaine fois, je prendrai l'avion !

2011

66 Ode à la verdure II : Du vert plein les yeux

Du vert plein les yeux,
De la rosée le long des cheveux,
De la terre sous les ongles incrustée,
L'odeur humide de la forêt,
Réveillée par des éclaircies...
Après le tambour battant de la pluie,
Puis le silence propre aux transitions,
Les oiseaux reprennent leurs chansons,
Accompagnés, là-haut, du bruissement
Des feuilles chatouillées par la brise
Et de quelques soudains craquements
Des archets qui, au sol, se brisent.
Dansant sur les tapis de mousse
Qui couvrent les pierres et les rendent douces,
Je me délecte comme une fée
Du goût de la liberté.

2011